

NEWSLETTER FINALE

Shelterbuddies

Récit de nos deux projets en Arménie et en
Turquie au service de familles touchées
par des tremblements de terre



Chers tous,

Nous sommes heureux de vous partager la newsletter finale de notre aventure, qui retrace nos péripéties en Turquie et en Arménie.

Chapitre 1 : Le projet arménien

I. Un mois sédentaire

L'arrivée en Arménie est épique. De grandes plaines géorgiennes s'étendent à perte de vue, éclairées par les faisceaux du soleil qui transpercent les nuages. Nous avons l'impression d'atteindre une terre promise, tant convoitée, et si proche.

Le garde-frontière. Première rencontre avec un arménien à la frontière - un colosse, assis dans un fauteuil trop étroit pour sa masse corporelle, arborant une immense chaîne autour du cou. Sur son ordinateur, une vidéo en sur-régime sonore d'un homme en habit traditionnel arménien. Il travaille dans une pièce qui pourrait au maximum accueillir deux fois sa largeur. Pendue au mur, une grande croix arménienne, et une icône de la Sainte Famille. Dans son bureau flotte une odeur âcre de fumée de cigarette, au-dessus d'un cendrier plein. Nous sommes accueillis par un grommèlement de bienvenue, comme si c'était le seul bruit capable de mettre d'accord toutes les langues des voyageurs qui défilent dans la salle.

Cette première rencontre fut une introduction atypique de l'Arménie. Nous prenons pleinement conscience que nous arrivons dans un pays chrétien, gorgé d'une infinité de traditions. Les premières routes arméniennes sont le lieu d'émotions complexes : à la fois une grande euphorie, puisque nous touchons du doigt notre objectif des 26 derniers jours, mais également une grande humilité lorsque La Pesto passe devant un cimetière militaire dédié aux soldats de la guerre contre l'Azerbaïdjan de 2020. La guerre est récente : cette actualité nous choque et nous invite à comprendre en profondeur l'histoire de ce pays :

« En passant devant les cimetières, on ressent l'impression que cette terre pleure à jamais l'incapacité des disparus de raconter son histoire ».



Le panneau « Spitak » apparaît alors que nous sommes coincés entre deux camions de l'ère soviétique. Explosion de joie et soulagement dans la voiture. Avant ce premier marqueur d'existence, tout n'était que théorie. La présentation du projet à nos proches et aux sponsors se basait pour l'instant uniquement sur la confiance que nous accordions aux interlocuteurs sur place.

Sargis. L'ingénieur responsable du projet, qui s'est occupé de travailler sur les audits énergétiques des conteneurs et de trouver une entreprise pour les travaux, nous prend immédiatement sous son aile. Après une première nuit chez les Soeurs de Mère Térésa, il nous emmène visiter Spitak, voir les conteneurs sur lesquels nous allons travailler, mais également la chambre où nous allons habiter, dans le petit YMCA de Spitak où il est membre du conseil de direction. Nous découvrons alors celui avec qui nous allons passer le plus clair de notre temps pendant un mois. C'est un homme grand, soigné, avec un petit sourire en coin.

D'un premier abord discret et quelque peu gêné, Sargis fait tout pour nous mettre à l'aise, et se dévoile. Il nous invite rapidement à dîner dans un restaurant de Spitak. La nuit est noire quand la voiture de Sargis se gare dans le parking du restaurant. Pour y accéder, il faut traverser un petit ruisseau. La forêt sert d'antichambre au restaurant, et nous met dans de belles dispositions. Cinq pièces fermées, avec une grande table. Au mur, des trophées de chasse. Quelques lanternes viennent éclairer l'extérieur. Sargis nous explique que ces pièces sont faites pour recréer l'ambiance d'un salon arménien. Cigarette au coin de la bouche, il regarde fièrement la serveuse déposer sur la table une quantité gargantuesque d'entrées : la culture arménienne est présentée ici sous un très beau jour.



Kholovat - mot magique en Arménie. Si vous le prononcez, les lèvres de votre interlocuteur s'illuminent immédiatement d'un sourire gourmand. Nous découvrons ce plat national lors de cette soirée au restaurant. Il s'agit en fait d'un barbecue de porc, accompagné d'une multitude de salades et fromages. Mais pas seulement. Sargis joue de sa discrétion pour aller dans la cuisine et commander une carafe de vodka faite par le patron lui-même à base d'abricots. Une association réjouissante après une traversée de la Turquie sans alcool ni cochon !

En relisant Bouvier, nous tombons profondément d'accord avec un passage décrivant la cuisine arménienne : « **Un pain merveilleux. Au point du jour, l'odeur des fours venait à travers la neige nous flatter les narines : celle des miches arméniennes au sésame, chaudes comme des tisons (...) celle du pain lavash en fines feuilles semées de brûlures. Il n'y a vraiment qu'un pays très ancien pour placer ainsi son luxe dans les choses les plus quotidiennes ; on sentait bien trente générations et quelques dynasties alignées derrière ce pain là** ».

Gor. Gor, l'homme en charge des travaux, nous rejoint pour le dîner. Beau-frère de Sargis, il fait 1m60 et a des bras énormes. Il essaie de rejoindre la discussion à de nombreuses reprises, en demandant à Sargis de traduire ses phrases, qui finissent souvent par un gros rire gras.

Le lendemain, nous nous baladons dans les rues de la ville. L'atmosphère de Spitak est spéciale. Ancienne ville soviétique, elle en porte encore quelques marques, comme des ponts inachevés, ou des sites industriels laissés à l'abandon. Des vieux camions des années 60 vrombissent encore dans les rues. La langue russe est familière pour la majorité des habitants.

Le passé soviétique est mystérieux pour nous. On sent une forme de nostalgie, notamment de la part des plus âgés à l'égard d'une période dynamique, où la croissance était forte. Les plus jeunes sont plus dubitatifs, à cause de l'image d'un peuple russe dégradée par la guerre. Nous entendons souvent des phrases comme : « **Ce sont des animaux, ils pourraient boire de l'alcool de chaussure** ». Pourtant, c'est comme si le temps s'était figé après la fin de l'URSS, et que tout était resté à l'identique : les bâtiments, les parcs, les voitures...

Cette architecture brutaliste, aujourd'hui marquée par le temps, s'accorde étonnamment bien avec la nature environnante de l'Arménie. Depuis notre chambre au YMCA, derrière les piliers inutilisés d'un vestige de pont, les montagnes se dévoilent et semblent nous tendre les bras.



II. Découvrir une triste réalité

Nous rencontrons progressivement les familles que nous allons aider. C'est un véritable choc pour nous deux. Nous ne parvenons pas à comprendre pourquoi la misère est aussi présente 35 ans après le tremblement de terre. A la pauvreté économique s'ajoute une multitude de fardeaux : des enfants handicapés, un mari souvent instable, des maladies, des hivers très difficiles à cause du froid... Cela paraît inimaginable qu'une personne - souvent la mère de famille - puisse porter toute cette charge sur ses épaules.

Karina. La voiture se gare devant un amas de tôles. Au bout du jardin, une maison en construction est abandonnée aux mauvaises herbes. Entre les deux, des amas de déchets qui sentent une odeur fétide. Des râles stridents s'échappent de l'habitation. Soudain une jeune fille sort, visiblement atteinte d'un handicap. Elle a des joues roses et un sourire coincé. Ses cheveux sont coupés grossièrement. Malgré un pull troué, trop grand pour elle, et des pantoufles usées jusqu'à la corde, ses yeux bleus étincellent. Karina, la mère de famille, sort de la maison. Elle nous accueille avec un café. Nous hésitons puis acceptons après avoir obtenu un encouragement rassurant de Sargis.

Chaque jour, nous rendons visite à une nouvelle famille bénéficiaire du projet. Toutes sont affectées par de nombreux fléaux, que nous comprenons petit à petit grâce aux traductions de Sargis. Au milieu des tempêtes, un seul repère semble souvent maintenir l'équilibre familial, tel un phare immuable : la mère de famille. Karina en est l'exemple parfait, puisqu'elle subvient aux besoins de sa famille et s'occupe en même temps de ses deux filles handicapées. Le mari est occasionnellement là, mais nous comprenons que son état mental est très instable et qu'il est alcoolique.

La famille de Karina n'est pas la seule dans cette situation à Spitak. 189 foyers vivent dans des conteneurs, et doivent traverser des hivers glacials au beau milieu des montagnes arméniennes. Leur situation est en général le résultat d'une accumulation de tragédies. Après le tremblement de terre de 1988, et leur relogement dans des conteneurs, ces familles ont dû affronter l'hiver. Le prix du bois étant exorbitant, la solution est de brûler des déchets, des vieilles chaussures en plastique. Malheureusement, les effets sur la santé sont dramatiques, et les enfants naissent souvent handicapés à cause des inhalations toxiques de leur mère pendant la grossesse.



Nous comprenons rapidement que les enfants handicapés sont considérés comme un fléau en Arménie parce que le coût des soins est difficilement supportable. Beaucoup sont laissés à l'abandon dans la rue. Après le tremblement de terre, les soeurs de Mère Térésa se sont installées à Spitak pour prendre en charge les enfants devenus handicapés. Le nombre d'enfants n'a fait qu'augmenter depuis dans cette maison, à cause des conditions de vie dans les conteneurs. Avant le début des travaux, nous rejoignons de temps en temps la maison des soeurs de Mère Térésa pour partager des moments avec les « kids » qui ont aujourd'hui en moyenne 30 ans. Nous découvrons une maison pleine de vie, malgré des handicaps physiques et mentaux très lourds. Ombeline, volontaire française de L'Oeuvre d'Orient dans cette maison, nous en fait découvrir et comprendre le fonctionnement. Le soir, nous partageons souvent tous les trois un verre ou un repas.

Pendant ce mois en Arménie, nous aidons 4 autres familles dans les conteneurs de Spitak, toutes dans des situations dramatiques. Un des enjeux de notre présence est de leur expliquer le projet et de clarifier le fonctionnement des panneaux solaires pour qu'ils puissent en avoir une utilisation optimale. Nous voulions qu'ils comprennent la valeur du projet en expliquant notamment le nombre de personnes engagées derrière, les économies rendues possibles pour la famille sur le long terme, etc. Pour Sargis, cette démarche est essentielle pour éviter que les familles soient tentées de vendre les panneaux solaires.

Ce premier projet nous questionne profondément, puisque l'écart de niveaux de vie entre les familles de bénéficiaires et le nôtre est tellement grand que nous avons du mal à nous identifier à leur situation. Certaines familles découvrent l'eau chaude, et n'ont jamais vécu hors d'un conteneur toute leur vie. Le plus dur est d'admettre cette routine misérable dans laquelle ces gens vivent depuis autant d'années, sans aucune aide pour les sortir de leur situation.

III. Comprendre en profondeur la culture arménienne



L'appel de la route se fait rapidement sentir. Nous partons en excursion lorsque les travaux sont interrompus à cause de la pluie.

Le Père Athanase. Pour arriver à Erevan, la Fiat met deux heures, et passe par une route magnifique dans les montagnes arméniennes. La paroisse du Père Athanase est la seule paroisse catholique du pays. Il y exerce son ministère depuis septembre 2024, et a entrepris de nombreux travaux de rénovation du bâtiment pour pouvoir accueillir toujours plus de fidèles. Il s'occupe avec les soeurs de Mère Térésa de la gestion d'un orphelinat d'Erevan, où de nombreux enfants handicapés vivent. Sa présence en Arménie est une vraie chance pour nous, puisqu'il nous explique en profondeur la situation historique du pays, les enjeux géopolitiques actuels et la situation des arméniens, notamment à Spitak, où il vient trois fois par semaine pour célébrer des messes pour les soeurs. Le Père est également un très bon guide de la capitale arménienne, et nous emmène déambuler dans ses passages cachés.

Eugène et l'antenne SOS Chrétiens d'Orient en Arménie. Eugène, un ami du lycée est à Goris pour une mission chez SOS Chrétiens d'Orient. C'est une ville encerclée par des montagnes au Sud-Est de l'Arménie, à quelques

kilomètres de la frontière azérie. Après l'invasion du Haut Karabagh par l'Azerbaïdjan, c'est par ici que de nombreux réfugiés sont arrivés. L'ambiance est assez pesante à cause de la proximité avec la frontière azérie, d'autant plus que la situation géographique ferait de Goris la première ville envahie en cas d'attaque. Nous vivons quelques jours avec les volontaires et participons pendant une journée à leurs travaux au contact de la population arménienne de la ville.

Vivre un mois en Arménie nous a permis de nous plonger dans la culture locale, puisque nous avons pu tisser des liens profonds avec les gens avec qui nous vivions. De l'agent de sécurité du YMCA où nous habitons jusqu'aux familles que nous avons aidées, le fait de les croiser plusieurs fois par jour et de pouvoir échanger sur leurs préoccupations quotidiennes nous a permis de construire des relations authentiques.

La famille Markosyan. Nrane, Merujan et Narek sont les trois enfants de Sargis, avec qui nous passons de nombreux moments, entre soirées Kholovat et concerts improvisés chez eux. Nous sommes devenus pendant un mois comme deux cousins de la famille. Ils ont l'avantage de parler anglais tout en étant très enracinés dans leur culture arménienne. Nous comprenons par eux l'état d'esprit de nombreux jeunes arméniens, qui ont envie d'aller de l'avant. Ils décrivent la génération de leurs parents comme une « génération perdue » qui a subi le tremblement de terre de 1988, mais également la guerre récente contre l'Azerbaïdjan. Nous parlons régulièrement de ces différentes tragédies, sans filtres, ce qui nous aide à vraiment comprendre ce qu'ils ont vécu. On échange notamment sur la mélancolie imprimée sur beaucoup de visages arméniens, conséquence de tous les malheurs que ce peuple a dû endurer. A rebours de cette émotion, malgré la perte de leurs proches pendant la guerre, la famille Markosyan veut aller de l'avant et refuse d'admettre que le peuple arménien est uniquement un peuple opprimé : au contraire, l'Arménie a énormément de richesses à offrir.



On quitte Spitak après un mois magnifique, où nous avons pu prendre le pouls du pays en rencontrant la diversité de ses habitants. Souvent, nous nous sommes demandé ce que nous faisons ici, à 6000 kilomètres de chez nous, dans un pays où nous ne connaissons rien, ni personne. Et pourtant, peut-être est-ce précisément cela, notre rôle : venir dire à ces familles qu'elles comptent. Leur montrer, simplement par notre présence et notre voyage, qu'elles ne sont pas invisibles. Qu'elles méritent l'attention, le respect, la considération. Car c'est là le sens de ce voyage : faire en sorte que ces oubliés ne le soient plus. Les regarder enfin à hauteur d'homme. Et les estimer à leur juste valeur.



IV. La parenthèse de Mikhaelovska

La recherche d'un projet sérieux dans lequel nous engager avait été un processus difficile avant de partir. Nous avons sélectionné de nombreux projets avant de choisir celui de Spitak qui aurait l'impact le plus fort avec les ressources dont nous disposons. Le projet de Garo et Sevan à Tashir avait cependant retenu notre attention, et nous avons décidé de leur rendre visite pendant quelques jours.

Au bout d'un virage après la ville de Tashir, un vieux panneau en ruine indique « Mikhaelovska ». A ce moment là, au moment où la route goudronnée s'estompe, nous avons l'impression que nous basculons dans un autre monde. Un homme à cheval double la Fiat au galop et rejoint un troupeau de vaches. Un vestige de tracteur est garé sur le bord de la route pendant qu'un homme gigantesque trifouille le moteur. Des nids de cigogne sont installés sur le toit de toutes les maisons. Les visages que nous croisons affichent une grande stupéfaction de nous voir.

Nous nous garons près d'une maison en construction. Notre état d'esprit est très partagé. Nous ne connaissons pas encore les personnes que nous visitons, et nous espérons pouvoir trouver des points en commun. Un homme pieds nus dans ses claquettes, légèrement boiteux, avec des mains de maçon et paré d'un sourire immense nous accueille les bras ouverts. Il parle un anglais impeccable, avec un accent américain du fin fond du Texas. Cet aspect de sa personnalité est totalement absurde à l'endroit où nous sommes, dans un village qui semble avoir été figé dans l'ère soviétique. Le sourire aux lèvres, nous entrons dans la maison.

Nous rencontrons alors Sevan, qui sort d'une sieste, ainsi que Maral, la fille du couple. Nous comprenons directement que l'histoire de cette famille est semée d'embûches, puisque Garo nous explique que sa femme est fatiguée à cause d'un coup de gourdin qu'elle a reçu de terroristes de l'Etat islamique il y a une dizaine d'années, alors qu'elle était emprisonnée dans une geôle de l'organisation.

Nous mettons directement la main à la pâte, puisque nous sentons que le couple est à bout de forces et qu'ils ont besoin d'un nouvel élan pour mettre leur maison d'aplomb. Nous travaillons quelques jours dans le jardin et promettons de venir la semaine d'après pour leur construire une salle de bains.

Nous vivons avec ce couple des moments incroyables pendant près de dix jours. C'est une parenthèse dans ce voyage, un moment imprévu qui nous permet de faire une belle transition utile entre nos deux chantiers. Le travail est dur, nous passons la journée à couler des chapes de béton, à enlever les mauvaises herbes ou à construire des murs avec des pierres trouvées au bout du jardin. Les moments de pause à la fin de la journée sont bénis. Les corps se relâchent et nous profitons alors d'un magnifique coucher de soleil, accompagné d'un repas aux notes orientales préparé avec amour par Sevan. Une synergie s'établit entre le couple et notre duo amical : pendant que nous apportons un nouveau souffle d'énergie pour avancer la construction de la maison, Garo et Sevan nous partagent, à partir de leur expérience de vie, certaines maximes pour nous guider et vivre heureux.

Après avoir vécu trente ans aux Etats-Unis, Garo est parti en Syrie pour refaire sa vie. C'est là qu'il a rencontré Sevan, alors qu'il était ouvrier dans la construction. Ils se sont mariés en seulement dix jours, sur un coup de tête, parce qu'ils s'entendaient bien. Sevan était infirmière et sniper dans l'armée de Bachar en Syrie. Les menaces de l'Etat islamique contre son mari et sa fille, bébé, les obligent à partir dans le Haut-Karabagh pour construire une nouvelle vie, plus tranquille. Deux ans plus tard, l'Azerbaïdjan décide d'envahir le territoire arménien, et ils sont sommés de partir en cinq minutes de chez eux. Ils ont à peine le temps de prendre le sac de leur fille, et n'ont sur eux que les vêtements qu'ils portent. Ils trouvent une maison à Mikhaelovska et s'y installent : c'est la troisième qu'ils doivent construire dans leur vie, à 60 ans. Le couple est épuisé, mais veut faire le bien : ils veulent construire une ferme où de nombreux villageois viendront travailler et acheter des animaux pour faire de la thérapie à destination des jeunes handicapés du village. Les cerveaux bouillonnent et les discussions à table sont endiablées pour trouver quelle stratégie sera la meilleure pour pouvoir obtenir des résultats à court et à long terme.

Après avoir construit la salle de bains, nous devons déjà partir vers de nouveaux horizons. Les adieux sont déchirants, mais nous nous sommes fait des compagnons de vie. Nous n'oublierons jamais Garo et Sevan et ce séjour passé chez eux.



Chapitre 2 : Le projet turc

I. Face à l'inconnu

« Une grande appréhension nous envahit. Le projet en Turquie est un saut dans l'inconnu et il faut que nous le traversions ».

La préparation du projet turc a été compliquée à cause de difficultés de communication majeures. A quelques jours du projet, nous n'étions pas encore sûrs de pouvoir nous engager. Finalement, un accord est trouvé quelques jours avant notre arrivée. Nous acceptons de construire un centre de réinsertion professionnelle pour des femmes veuves d'Adiyaman, victimes du tremblement de terre de 2023. Il est prévu que le centre soit entièrement équipé pour qu'il soit directement fonctionnel. C'est donc également avec une certaine excitation que nous abordons ce deuxième chantier, puisque nous savons que le projet verra le jour.

La descente de la Turquie du Nord au Sud est très marquante. Le Nord humide et vert cède la place à un paysage sec et rocailleux, presque désertique. Malheureusement pour nous, la climatisation de la Fiat a rendu l'âme quelques semaines avant, ce qui rend la chaleur de moins en moins supportable. L'impression d'être face à un inconnu total est accentuée par ce paysage aride, et par l'absence de touristes. Nous croisons les premières tentes de secours et les premiers camps de conteneurs pour les victimes du tremblement de terre. Les cicatrices de la tragédie sont visibles et encore ouvertes.

De loin, Adiyaman ressemble à une citadelle intouchable, perchée sur une immense plaque rocailleuse. Les ruines des bâtiments à mesure que nous y pénétrons démentent cette impression. La vue d'un bâtiment effondré est déchirante. De nombreux foyers, lieux de vie et de stabilité, ont été réduit à néant en une poignée de secondes. Les projets de vie de milliers de familles, les souvenirs ont totalement disparu, à jamais engloutis par les décombres. Cette destruction du tremblement de terre est totale, brutale, éclair, inouïe. Le contraste entre ces bâtiments et les centaines de grues érigées dans le ciel est également très prenant, et la reconstruction semble au premier abord chaotique et arbitraire.

Nous avons rendez-vous pour dîner avec Selma, la responsable du projet. C'est alors que nous prenons pleinement la mesure de ce qui nous arrive. Elle ne parle évidemment pas français, quelques mots d'anglais, et ce ne sont pas les trois mots de turc que nous avons appris au cours des dernières semaines qui vont nous aider. Comment a-t-on réussi à se mettre d'accord dans ces conditions chaotiques ? ChatGPT est alors d'une grande aide, et nous lui faisons une confiance aveugle sur la traduction du contrat du projet que nous allons signer avec le maire.

II. L'hospitalité turque

Après un dîner offert par Selma, nous arrivons à l'endroit qui nous servira de logement pour quelques semaines. Une dizaine de personnes nous attendent et s'affairent pour que la Fiat puisse se frayer un chemin entre les maisons en construction. On rencontre alors « Mahmut Dede », qui se présente comme notre « grand-père », et qui nous invite le lendemain à dîner dans un restaurant qu'il connaît. Il ne parle pas français lui non plus, et crie « Telefon hatch!! » (Déverrouille ton téléphone), dès qu'il veut nous parler. Cikofte, döner, c'est le bal des plats turcs ce soir là, si bien que nous ressortons pleinement rassasiés du restaurant. Il nous propose alors une glace turque, que nous ne pouvons pas refuser, et qui vient parachever ce festin.



Les journées sur les chantiers sont aléatoires. Les ouvriers viennent (ou pas) à une heure annoncée souvent quelques minutes avant. Chaque journée est l'occasion de belles rencontres, avec les peintres, carreleurs, couvreurs. Les équipes sont différentes chaque jour, mais les ouvriers partagent toujours spontanément leur repas avec nous. Nous travaillons dur sous 45°C, mais ce travail de groupe renforce nos liens et force l'interaction. Ensuite, nous les invitons chez nous et préparons le thé. Avant de repartir, à la fin de la journée, les ouvriers disent souvent « Seni seniyorsun abi » (je t'aime mon frère). Nous répondons par une accolade amicale (eh oui, on ne sait toujours pas parler turc).

Sur le chantier, l'objectif est de rendre fonctionnelle une maison pour que des femmes et des enfants puissent suivre des cours de réalisation de films/documentaires, pour retracer l'histoire du tremblement de terre, filmer

des témoignages ce qui permettrait de mieux faire connaître leur situation. L'objectif est également de faire de l'« upcycling », c'est à dire rénover, transformer et remettre à la vente des objets endommagés retrouvés au milieu des décombres. Les murs de la maison sont déjà présents, mais il faut isoler, plâtrer et peindre, couler une grande chape de béton à l'intérieur, isoler et installer le toit, poser le carrelage, installer des prises électriques et une arrivée d'eau... Ce n'est pas une mince affaire, et les ouvriers sont contents que nous les aidions pour alléger leur charge de travail. Le bâtiment que nous construisons servira ensuite de projet pilote pour la quarantaine de bâtiments inutilisés autour, dont la construction a été interrompue à cause de manque de moyens. A terme, et grâce à notre impulsion, la mairie a l'objectif de réaliser un grand centre de formation et de réinsertion professionnelle pour les femmes et les enfants.

En Turquie, rares sont les moments où nous sommes seuls et où nous pouvons respirer et prendre conscience de ce qu'il nous arrive. Quand nous ne sommes pas dehors en visite chez les bénéficiaires du projet, les gardiens du site où nous travaillons passent nous voir, des graines de tournesol à la main, et restent souvent quelques heures pour discuter, danser, rigoler. Parfois, nous partons ensemble manger une glace, un kebab ou boire un coup de Rakı dans le centre-ville. Ils sont pourtant censés surveiller le site, mais peu importe. Ces moments sont imprévus, à des horaires improbables, mais ils sont toujours d'une belle simplicité.

III. Comprendre la tragédie



Le paysage détruit, les sujets de discussion, les enjeux politiques : tout à Adiyaman est tourné vers la reconstruction après le tremblement de terre. Le maire lui-même a été élu après avoir été vu en train de tirer son neveu des décombres, alors que les politiciens de la ville avaient fui pour se mettre en sécurité. À plusieurs reprises, les habitants d'Adiyaman nous confient qu'ils se sont sentis abandonnés. Alors que l'aide affluait dans d'autres villes dès les premières heures, ici, il a fallu attendre.

C'est le maire lui-même qui nous accueille dans le bureau municipal, installé dans un conteneur, pour signer le contrat du projet. Au-dessus de la grande table des négociations siège le portrait de Mustapha Kemal, père respecté de la nation turque. On se serre la main, un photographe officiel immortalise l'instant : décidément, les turcs mettent les petits plats dans les grands. Dans un élan de générosité, le maire nous invite même à un mariage le soir même.



Parler dans les yeux. Comment comprendre l'ampleur de la tragédie alors que nous ne comprenons pas un mot de turc ? Nous avons eu l'occasion à plusieurs reprises de pouvoir interviewer des bénéficiaires du projet, et d'autres locaux victimes du tremblement de terre. C'est le cas de nos voisins, qui vivent dans les maisons en construction autour de notre chantier depuis le tremblement de terre. Au moment du coucher du soleil, nous recevons quotidiennement une invitation à nous asseoir avec eux et à partager un thé tous ensemble. Après leur avoir demandé une interview, et en l'absence d'un traducteur, nous décidons de ne pas essayer de comprendre ce qu'ils disent, et de nous concentrer sur tout le reste.

« C'est alors que nous avons eu le témoignage le plus authentique. Un témoignage sensible, non sémantique, mais compréhensible grâce à l'universalité des sentiments humains. Ce n'était pas Yasin et sa femme en face de nous, mais tous les turcs, arméniens, philippins, ou japonais qui avaient vécu la même catastrophe. Pendant

cette heure d'entretien, c'était leurs yeux qui nous parlaient. Quatre yeux étincelants que les nôtres n'ont pas lâché une seconde, pour tenter de capter la moindre lueur, le moindre pétilllement qui nous permettrait de nous rapprocher plus intimement de ce qu'ils sont et de ce qu'ils ont vécu. Il suffit de quelques secondes pour que les yeux fiers et paternels de Yasin s'embuent en écoutant sa femme parler de ses enfants avec émotion. A ce moment là, et sans Google Traduction, nous étions intensément proches d'eux ».

Un quotidien chamboulé. Nous faisons très tôt la rencontre d'Ege, 21 ans, curieux de notre venue à Adiyaman. Nous rencontrons également sa famille. Ils vivent dans un camp de conteneurs d'Adiyaman, et nous invitent à dîner. Filiz, la mère de famille, sera bénéficiaire du projet et ira travailler dans notre centre. La famille parle mieux anglais que la plupart des turcs à Adiyaman, ce qui facilite un peu la communication.

L'arrivée dans le camp de conteneurs avec la Fiat est déconcertante. Voir de près cet alignement d'habitations de fortune nous procure des frissons dans le dos. Un match de football est organisé entre les enfants du camp, à quelques mètres du conteneur de la famille d'Ege. Depuis la destruction de leur appartement, toute la famille vit aujourd'hui dans cette habitation. Tout a l'air plutôt confortable et bien rangé, mais, au fur et à mesure des discussions, nous comprenons les différents challenges de cette famille, et notamment les difficultés de la promiscuité familiale : l'espace est très réduit dans ce conteneur où ils vivent à 5. Parfois, Ege nous évoque son avenir. Il est dans la construction, mais dit souvent qu'il déteste son métier et Adiyaman. Il ne se projette pas et cherche un échappatoire qu'il n'a pas encore trouvé. Nous essayons de lui donner tant bien que mal un souffle d'espoir et de vie les jours où nous le voyons.

Notre projet turc a également vécu son séisme. L'arrestation du maire par le gouvernement à quelques jours de la fin du projet chamboule complètement le programme. Nous avions prévu une cérémonie d'ouverture avec tous les bénéficiaires deux jours après, et le centre était presque terminé. A 10 heures du matin, Selma rentre dans notre maison, paniquée, et nous conseille de faire nos valises et de partir : le maire a été arrêté pendant la nuit par le gouvernement. Nous comprenons qu'il s'agit d'un acte d'oppression politique, puisque le maire fait partie du parti d'opposition. Pour éviter des déconvenues, étant donné notre proximité avec le maire pendant le projet, nous décidons de suivre les conseils de Selma et de partir direction Istanbul et voir comment les choses évoluent. Quelques semaines après, le maire est libéré et retrouve ses fonctions. Le centre ouvrira donc ses portes dès que possible, maintenant que le maire est de nouveau en service.



Chapitre 3 : Le chemin du retour

Pour ne pas vous perdre (c'est peut-être déjà le cas ;)), et même si nous pourrions en parler encore pendant 10 pages, nous avons choisi d'écourter le récit du chemin du retour et de sélectionner les passages clés.

I. Espérance stambouliote



Le projet turc écourté de deux jours nous force à revoir nos plans. Nous avons alors l'occasion de répondre positivement à la proposition des pères salésiens de passer une semaine dans leur camp d'été pour des jeunes réfugiés d'Istanbul.

Nous sommes donc revenus, deux mois plus tard, avec La Pesto. Les pères salésiens n'ont pas caché leur étonnement de nous voir de retour dans le même bolide, qui a bien tenu tous les kilomètres qu'on lui a fait avaler.

Nous passons alors une semaine féérique aux cotés des salésiens d'Istanbul. Réveil matinal pour animer le camp organisé par le Père Joshua. Plus de 80 jeunes sont présents tous les matins pendant toute la période estivale. Au programme, danses, jeux, prières, ateliers cirques... L'après-midi, nous partons visiter Istanbul, aidons à restaurer les locaux du camp, ou restons nous reposer avec les autres volontaires.

II. Le retour par le Nord.

Oui c'est un ours

Au terme d'une semaine riche en émotions, nous reprenons la route vers la France. Nous traversons la Bulgarie et ses montagnes paisibles, la Roumanie et ses ours terrifiants, puis nous faisons une escale à Budapest. Le lendemain, nous sommes déjà à Prague, et le surlendemain à Francfort ! La route est encore très riche en paysages et en belles rencontres. Nous retrouvons finalement au terme de dix jours de voyage nos familles respectives.

Nous sommes maintenant rentrés depuis trois semaines. Nos vies ont repris et nous digérons peu à peu toutes les expériences vécues au cours des quatre derniers mois. Nous sommes encore abasourdis de la richesse et de la diversité des pays que nous avons traversés, et encore surpris de la bienveillance humaine sur notre route. Nous n'avons eu aucune mauvaise rencontre et uniquement des bonnes surprises !

Maintenant, au travail ! Nous avons un documentaire à réaliser sur notre aventure pour que vous puissiez mieux vous rendre compte de ce que nous avons vécu ! Merci à tous de nous avoir suivis, supportés de près ou de loin pendant quatre mois !

